

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'illusion de la fuite

Pierre Turgeon

Volume 31, Number 2 (182), April 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60497ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Turgeon, P. (1989). L'illusion de la fuite. *Liberté*, 31(2), 92–96.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

EN TOUTE LIBERTÉ

PIERRE TURGEON

L'ILLUSION DE LA FUITE

Dans le Québec de mon adolescence, je ne pouvais pas dire ce que je pensais. Je confiais donc mes réflexions à des cahiers que je cachais dans l'espace vide entre le parquet et le sol bétonné de ma chambre, au sous-sol de notre bungalow modèle de banlieue. Au collège, craignant ma mauvaise influence d'athée sur les élèves, les pères leur interdirent de me parler, sous peine de renvoi. Mon caractère changea. Je devins plus prudent, surtout chez les jésuites, qui me permirent de poursuivre mes études à condition que je garde mes idées pour moi.

Dans ce même sous-sol, à côté de mes manuscrits, je dissimulais de la nitroglycérine. Un de mes camarades de classe allait bientôt, à la tête d'une cellule de terroristes du FLQ, enlever, puis exécuter un ministre du gouvernement du Québec. Il fut arrêté lors d'une manifestation à laquelle je participais. J'entends encore derrière moi la charge des énormes chevaux de la police, le choc de la matraque s'abattant sur la clôture métallique que je venais de franchir d'un bond. Si j'avais été capturé et maltraité, j'aurais sûrement voulu me venger, peut-être en prenant les armes moi aussi.

Mais au lieu de poser des bombes, j'ai écrit des livres. Parce que la police n'avait pas réussi à me rattraper ce soir-là. Et aussi à cause de mon père, dont j'admirais l'écriture si belle, pleine de fioritures, qu'il traçait d'un mouvement souple du poignet; à cause des extraits de poèmes qu'il nous déclamait le soir; des opéras qu'il me forçait à écouter les dimanches

matin; de ma mère, qui m'avait donné, pour mes onze ans, un exemplaire des *Misérables*; de mon grand-père, dont j'appris à sa mort qu'il avait commis dans sa jeunesse une pièce de théâtre.

Dès la parution de mon premier roman, ma famille me mit au ban. J'avais à peine changé les noms des personnages; tout le monde reconnaissait mes parents. Quelques critiques me portèrent aux nues. Mais ma grand-mère me raya de son testament. Je payais cher ma passion de dire la vérité. Et comme journaliste, je devais me défendre contre une poursuite d'un million de dollars intentée par une municipalité dont j'avais dénoncé, dans un reportage virulent, le chômage et la dépression économique. Le maire ne m'accusait pas de mentir, il alléguait simplement que j'avais nui à la réputation de sa ville. En rapportant les faits. Je risquais une lourde peine de prison. Je me retrouvai au banc des accusés du palais de justice de Québec, à côté d'un voleur de banque. Je m'en sortis indemne, à cause d'une irrégularité technique de l'acte d'accusation. Sauvé du cachot, mais terrifié malgré moi des conséquences possibles de mes écrits.

J'éprouvais alors un véritable dégoût du langage. Les lettres me paraissaient de la vermine grouillant sur la page blanche. J'aurais voulu ne plus penser, me transformer en courant d'air. Sur l'avenue du Parc, dans l'appartement d'un moine bouddhiste coréen, je m'appliquais à nettoyer la conscience de la poussière de mots qui s'y déposait inépuisablement. Non seulement la littérature ne m'intéressait plus, mais je ne rêvais que de m'en purifier. Je continuais à écrire, mais pour que le geste s'abolisse lui-même. Je lisais les auteurs de l'infra ou du supra verbal. Artaud, Michaud, Lao Tseu, Houei Neng. Mais aussi les philosophes de la dissection hyperrationnelle ou métaphysique du langage: le Wittgenstein de *Tractatus logico-philosophicus*, le Heidegger de *L'Être et le Temps*.

Longtemps j'ai cru que moins on en disait, moins on souffrait. Le silence est la seule solution à la souffrance, *disais-je*. Sans m'apercevoir à quel point je me contredisais ainsi.

Le mysticisme donne l'illusion de la liberté, sa forme privée de contenu. Je m'exposais à toutes les aventures. Celle des affaires, entre autres, dans lesquelles je me lançai à âme perdue. J'avais moins de trente ans. Je conduisais vite des Alfa Romeo, des Audi, et au petit matin, dans la ville endormie, je riais seul en brûlant les feux rouges. Je jouais. Avec l'argent, les femmes, les ordinateurs, les manuscrits des autres que je publiais dans ma maison d'édition. Pour ne pas me détruire, il fallait une absolue rapidité: le moindre ralentissement, et le monde me rattrapait.

L'écriture reste aussi inéluctable que la solitude et la souffrance. La seule réponse au silence du monde, quand on comprend que rien n'a d'importance, qu'on pourrait et devrait mourir immédiatement. Un délai gagné sur le suicide, la folie. Pour quelques heures, elle procure cette *alethia*, ce «vagabondage divin» dont parle Platon dans le *Cratyle*, et aussi la vertu, «ce qui coule bien». Ici le mensonge n'est pas la fiction, mais ce qui bloque le flux du sens, la danse extatique des mots.

Atteindre une telle concentration que le temps s'écoule à sens unique, qu'il ne reste plus la moindre nostalgie. Vitesse: mon beau souci, ma véritable inspiration. La rapidité est souveraine. Ne pas s'arrêter entre deux phrases, ne pas se relire, enchaîner, se déchaîner. N'écrire que furieux, contraint et bousculé, acculé à l'impossibilité du langage.

La nuit est toujours ici, à fleur de lumière. Il faut s'ouvrir à elle, pour que la bouche en articule les mouvements les plus secrets. Ce qui parle alors, c'est peut-être autre chose que l'inconscience médiocre qui nous protège dans le monde. Tout texte est satanique. Non seulement on peut le lire à l'envers, et y découvrir ainsi une pensée luciférienne, mais à haute ou basse vitesse, suivant les grilles des palindromes, des diagonales et de toutes les autres figures de la rhétorique. Je vais disparaître à l'instant et ne plus revenir. Cette fuite ne signifie pas l'abandon de mes erreurs, seulement la reconnaissance qu'elles ont intérêt à se déplacer ailleurs.

«Imago jocosa recinet nomen», écrit Horace. «L'écho qui

se joue répétera en chantant le nom.» Ce nom — le seul véritable — nous nous le donnons par l'écriture. On ne crée pas d'œuvres, on laisse seulement des traces que d'autres peuvent suivre. Très loin de moi, mes romans forment des blocs à la dérive qui ne m'appartiennent pas, des machines à lire qui fonctionnent uniquement pour d'autres.

De la politique, l'écriture n'a pas le poids ni le sérieux; elle construit avec du vent, sur des cordes vocales. Mais elle est foncièrement révolutionnaire, puisqu'elle libère, par sa simple pratique. Au contraire de l'expérience mystique, elle n'abolit pas le passé, mais le métamorphose en objet esthétique, étranger aux considérations morales, elle le transforme à l'infini des fictions. Et elle permet d'habiter l'espace sans le durcir par le regard des calculs mécaniques et financiers.

Ne jamais s'arrêter. Car alors: le froid, la souffrance, la mort. Parcourir l'espace de la planète, des corps aimés, du son, de la lumière, de la pensée et des mots. Circuler au rythme de sa pensée, de son souffle. Ne s'attacher nulle part, mais ne pas craindre de revenir dans les endroits élus du cœur, dans les envers tremblants des caresses. Et s'il le faut, défendre les points où nous rencontrons les autres: idées ou patrie. Mais chaque soir on doit dresser sa tente en un nouveau lieu. Monade nomade. Et la tristesse et la mort aussi sont à visiter et à connaître. Rien de cela ne doit nous effrayer. Nous ne faisons que passer, comme le vent, comme la lumière. Nous circulerons jusque dans notre pénultième souffle. Et ensuite d'autres continueront à notre place la cérémonie secrète du parcours d'espace.

Le stylo comme un projecteur braqué sur les ombres du cerveau. On n'en finit jamais d'arracher l'univers à l'opacité du quotidien. Voici une phrase. Elle se dessine, s'approche, se concrétise. Elle est déjà passée. Qu'a-t-elle laissé? Personne ne peut dire à quoi je pense exactement, surtout pas moi, car cela arrive très loin, sous la pointe d'acier du stylo.

Baudelaire: «C'est par le loisir que j'ai, en partie, grandi. À mon grand détriment; car le loisir, sans fortune, augmente les dettes, les avanies résultant des dettes. Mais à mon grand

profit, relativement à la sensibilité, à la méditation et à la faculté du dandysme et du dilettantisme.» Nous vivons dans un état d'hallucination. L'éveil vient rarement, brièvement, grâce à une attention passionnée qui s'effectue dans la méditation et dans l'écriture, dans le silence et dans la parole jaillissant du silence.

L'écrivain fait de ses échecs le premier matériau de son œuvre. Il n'attend pas la suite des événements, mais celle des mots qui recousent ce que le hasard a déchiré. Qui lui disent en tibétain: «De quelques façons qu'ils apparaissent, les mots sont irréels. Toute page est dépourvue de vérité, mensongère comme un mirage. Tout est impermanent, inconstant. À quoi cela sert-il de s'y attacher? À quoi sert-il d'en avoir peur? Ce serait regarder ce qui n'a pas d'existence comme en ayant une. Tout n'est que projection de ma propre lecture. Et comme je crois vrai ce qui n'est que fiction, je dois errer à jamais dans la ronde des livres.» Mais entre toutes les illusions, pourquoi ne pas choisir celle de la fuite?